

Istanbul

Claude Vaillancourt

Numéro 107, automne 2005

Écrire la ville

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14290ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaillancourt, C. (2005). Istanbul. *Moebius*, (107), 135–140.

CLAUDE VAILLANCOURT

Istanbul

Il me faut une ville. Et pas la mienne que je connais trop. Rome... Londres... Budapest... Tiens, Istanbul, oui Istanbul.

Je m'y suis réveillé seul, un matin brumeux, après un voyage en Europe de l'Est, au son d'une musique étrange, chantée par un ancêtre du hautbois, un instrument du temps des lointaines croisades, duquel émanait un air triste, langoureux, évoquant les serpents qui dansent, les soirées dans un caravansérail, la neige qui tombe doucement en Cappadoce. Pourtant, je ne suis pas dans un conte des *Mille et une nuits*. Sous ma chambre, il y a une boutique de souvenirs et le chant nasillard que j'entendais servait d'appât pour les touristes. Mais sortant des vapeurs du sommeil, j'avais bel et bien cru que de nouveaux rêves m'apparaissaient.

Ce souvenir est parfaitement vrai. J'ai vécu cette heureuse confusion il y a quelques années, à Istanbul.

Mais je veux aujourd'hui raconter une histoire inventée. Il me faut alors aller au-delà de mes souvenirs. Et il me faut bien sûr une femme, une femme que je rencontrerai, même si cela ne s'est pas produit, durant ce voyage à Istanbul. Ce sera une Américaine. Une Américaine me convient. Un peu naïve, souriante sans doute, avec laquelle on ne peut pas parler de politique.

Je l'aperçois à l'heure du petit-déjeuner, à la terrasse située sur le toit de l'hôtel. Dans le quartier touristique de Sultanahmet, les hôteliers offrent à leurs clients le superbe paysage de leur ville depuis ces terrasses sur les toits : on y voit Sainte-Sophie, la mosquée bleue, d'autres mosquées, très nombreuses, dont on ignore le nom, et le Bosphore

tout près, et la Corne d'Or qui divise la ville, et le quartier de Taksim aux maisons entassées qui grimpent doucement sur une longue colline. Avec le brouillard qui se lève, le paysage devient encore plus saisissant. Ce paysage, je l'ai véritablement vu, vous vous en doutez bien, mais pas en compagnie de cette Américaine inventée avec qui je viens d'amorcer une conversation.

Deux touristes étrangers dans une ville trouvent facilement à s'échanger des mots, sans avoir à se plaire. Mais vous devinez que pour que mon histoire puisse commencer, il faut une attraction minimale entre les deux personnages, faite de malentendus peut-être, ou stimulée par l'exotisme du lieu de rencontre, je ne sais pas, vous en jugerez par vous-même.

Pierre Loti, à Istanbul, a aimé Aziyadé, une Turque, une musulmane, une femme mystérieuse et voilée, à la troublante sensualité. Pierre Loti, un écrivain français du XIX^e siècle, est bien connu pour ses récits exotiques inspirés de ses nombreux voyages de par le vaste monde. Il n'a semble-t-il presque rien inventé de son histoire avec Aziyadé, une histoire aux parfums d'encens, avec des corps qui se dévoilent comme des cadeaux de chair sous d'épaisses étoffes, avec ce mélange d'érotisme et d'interdit qui stimule la passion. Moi, je dois me contenter d'une Américaine, entrevue sur le toit d'un hôtel de Sultanahmet, d'une liaison éclair parce que – je vous l'apprends maintenant – je dois prendre l'avion le lendemain pour rentrer chez moi.

Alors il me faut un peu brusquer les choses. J'invite ma nouvelle compagne à visiter la ville avec moi. Nous avons tous deux vu l'essentiel d'Istanbul, il nous reste à revenir sur ce qui nous a plu.

Sabrina – c'est le nom de ma compagne – a tenu à revoir Sainte-Sophie, cette église géante, orgueilleuse, violée plusieurs fois, transformée en mosquée puis en gigantesque musée vide. Nos pas y résonnent infiniment plus que dans les mosquées couvertes de tapis et que l'on parcourt pieds nus, nos mots chuchotés, déjà tendres, se répercutent dans l'espace. En sortant, nous descendons dans le ventre de la terre, dans les citernes romaines, avec leur

immense plancher de bassins luisants, où nous découvrons, abandonnée par quelque étrange destin, la tête grotesque et souriante d'une statue, perdue dans ce vide et dans cette eau. Puis nous arpentons le dédale des rues du vieil Istanbul, entre une foule grouillante et les minarets des mosquées.

Rien de tel pour accélérer les amitiés que de visiter une très belle ville étrangère. Et c'est lorsque nous nous promenons dans le Grand Bazar que je comprends ce qui nous unit déjà. Nous ne voyons rien de la marchandise clinquante qui s'offre devant nous, nous n'entendons pas la voix des vendeurs souriants qui nous invitent à admirer leurs étalages. Nous n'avons d'oreille que pour notre propre histoire, celle de deux solitaires d'Amérique perdus à Istanbul.

Mais en vérité, qu'est-ce que je faisais, seul à Istanbul, en cette journée particulière ? Les raisons exactes de mon séjour sont trop longues à raconter. Disons, pour les fins de mon histoire, que je voyage en célibataire, blessé par une séparation déjà lointaine. Cela conviendra. Sabrina quant à elle vit une séparation toute fraîche, comme une plaie grande ouverte au bas du ventre. Devant nous, dans le bazar, les étals n'exposent qu'une franche pacotille, qui aurait sans aucun doute provoqué quelques pâmoisons et soulevé quelques désirs de consommatrice chez Sabrina si elle n'était pas captivée par son propre récit, si elle ne replongeait pas avec délectation dans son histoire, celle d'une Américaine qui n'aurait jamais dû entreprendre un périple sur un autre continent avec son amoureux, et dont l'amour a éclaté comme une bombe quelque part en Cappadoce, après deux semaines d'un voyage désagréable et particulièrement houleux.

— Nous nous sommes séparés là-bas. Il est parti dans le sud, à Antalya, et moi vers le nord, à Istanbul. Plus capables de nous voir. Les voyages font exploser les amours fragiles. J'aurais dû le savoir...

Et la voilà donc avec moi qui l'écoute, dans le Grand Bazar d'Istanbul, la voilà qui revit rageuse des épisodes tout frais de son passé, qui les lance avec dépit à un étranger, et

cet étranger semble bien la comprendre, entend avec patience ce qu'elle raconte parce qu'elle lui plaît, mais surtout parce que les voyageurs solitaires ont besoin de ces rencontres impromptues.

C'est en revenant de Taksim, plus tard dans la soirée, que nous nous sommes vraiment rapprochés. Je viens de déguster mon dernier repas turc, salade russe et délicieux kebabs, nous descendons la longue avenue piétonne qui nous ramène vers Sultanahmet. Je lui raconte l'histoire de Pierre Loti et d'Aziyadé, leur triste séparation alors que l'officier écrivain est arraché à son amour par les nécessités de son service, et Sabrina écoute à peine, mais elle avance tout près de moi, si près que nous nous frôlons en marchant. Je n'ai plus qu'à lui passer la main sur l'épaule, ce qui entraîne un certain risque, puisque certaines femmes chattes et séductrices profitent de ce moment attendu pour donner un solide coup de griffes. Mais pas Sabrina. Elle se fond en moi, adapte la douceur de son corps au mien, et nous nous demandons si nous ne pouvons pas nous embrasser, là, en ce moment même où nous en mourons d'envie, dans ce pays musulman, comme nous l'aurions fait en Amérique, sans éprouver la moindre gêne.

Je n'ai pas encore décrit physiquement Sabrina. Je me souviens d'une Américaine que j'ai réellement rencontrée lors d'une traversée de Patras, en Grèce, à Brindisi, en Italie. Une étudiante en sciences po à Aix-en-Provence. Il s'agit d'une des plus belles femmes à qui j'aie parlé dans ma vie. Nous avons commencé à soutenir une conversation vive et passionnée vers la fin du voyage, accélérant nos phrases, comme si nous avions trop tardé avant de nous aborder. Arrivés à destination, nous avons dû prendre des directions différentes. Un grand rêve d'amour dégonflé comme il en arrive parfois dans une vie...

Il ne faudrait pas accorder à Sabrina une beauté aussi troublante que celle de cette étudiante. Cela ne cadrerait pas avec mon récit, j'aurais l'air de me vanter, ou de vivre un prévisible conte de fées. Je conviens que mon histoire inventée est un peu banale, qu'elle n'a pas le panache de l'aventure pourtant bien vraie que Pierre Loti a vécue avec

Aziyadé. Mais elle me plaît, à moi, d'autant que j'ai toujours aimé les histoires de rencontres furtives entre un homme et une femme dans une ville lointaine.

Imaginez donc à Sabrina les défauts qui vous plaisent : cheveux sans couleur, seins trop petits, nez proéminent et courbé. Mais je tiens à ce qu'il se dégage d'elle une touchante impression de délicatesse et de fragilité, une séduction pernicieuse, bien réelle.

J'ai invité Sabrina dans ma chambre. Cette nuit-là, l'amour avec elle a été... ce que vous en pensez. L'important, c'est qu'après nous sommes restés longtemps dans les bras l'un de l'autre, sans ne plus rien avoir à nous dire. C'est alors que j'ai commencé à pleurer. À verser des larmes douces et persistantes. En vérité, je ne pleure que très rarement. Même les événements les plus graves parviennent à peine à me tirer quelques larmes. Mais je trouve que ces larmes conviennent très bien à mon histoire. Elles créent ce genre de renversements qu'aiment bien les romanciers.

Normalement, ce serait Sabrina qui pleurerait. Elle pleurerait d'avoir trouvé un moment d'accalmie, de tendresse auprès d'un homme, après les combats avec son ex qui l'ont épuisée, déprimée et qui ont gâché son voyage. Elle se désolerait d'une solitude rompue une nuit par un hasard qui ne se renouvellerait plus, elle sentirait la joie éphémère et éprouvante de ces minutes d'amour physique, avec un presque étranger, alors qu'elle n'avait pas connu un seul de ces moments avec son amoureux perdu, incapable de se rapprocher de lui au milieu de leurs disputes et de leur mutuelle incompréhension. Mais voilà. Sabrina ne pleure pas. Appuyée contre moi, elle se tait, respire nerveusement et garde un sourire discret. Je préfère m'accorder ces larmes qui me surprennent, des larmes provoquées par un bonheur subit et inattendu qui vient bouleverser l'homme seul et sans attaches que je suis devenu pour les fins de mon histoire.

Je dois me réveiller très tôt le lendemain, avant même que le soleil ne soit levé, afin de prendre la navette qui me reconduira à l'aéroport. Nous n'avons même pas échangé nos adresses. Comment pourrions-nous poursuivre cette

histoire entre Phoenix, Arizona, où vit Sabrina, et Montréal que je dois regagner ce matin même ? Dans le minibus qui me mène à l'aéroport, je ne vois plus d'Istanbul, dardée par les subtiles lueurs de l'aube, que des rues passantes comme on en voit partout, et des habitations qui n'en finissent plus, des centaines de maisons entassées et sans cachet qui abritent quelques-unes des dix millions d'âmes circulant à Istanbul.

Je ne pense plus à rien.

Même plus à Sabrina que j'ai laissée seule et nue, dans ma chambre d'hôtel...